

PRÉSENTATION  
du roman  
*LES REMPLAÇANTS*

Micheline Tremblay  
Guy Gaudreau

Quand Harry Bernard soumet *Les Remplaçants* au concours du Cercle du Livre de France, en mai 1952, il a déjà à une carrière de romancier bien remplie sur laquelle nous ne nous arrêterons pas ici<sup>1</sup>. Pour comprendre le contexte de l'envoi de ce manuscrit, il faut savoir que deux ans plus tôt, il soumettait *Les Jours sont longs* au tout nouveau concours du prix du Cercle du livre de France. Malheureusement, le prix était attribué à Bertrand Vac<sup>2</sup> pour *Louise Genest*<sup>3</sup>. Des irrégularités relatives au respect de l'anonymat ont suscité une telle polémique que, pour calmer les esprits, l'éditeur avait créé un prix du Public que remportera Bernard. Son roman *Les Jours sont longs* sera publié le 1<sup>er</sup> février 1951. Quelques mois plus tard, il présente sans succès un autre roman, *Une autre année sera meilleure*, le jury lui ayant préféré *Évadé de la nuit* d'André Langevin<sup>4</sup>.

### **La question des pseudonymes**

Se croyant encore lésé, Bernard croit que les juges du concours l'ont

---

<sup>1</sup> Pour un aperçu de ses romans, voir le texte de présentation *Dans le bleu du matin*, sur cette page web.

<sup>2</sup> Pseudonyme du Dr Aimé Pelletier, chirurgien, rattaché à l'hôpital de Verdun.

<sup>3</sup> Pour le compte rendu des délibérations du jury, voir les Archives du GRELIQ (Université de Sherbrooke – Délibérations des résultats – Concours pour le prix du Cercle du livre de France, 1950).

<sup>4</sup> Pour suivre les péripéties autour de ce livre, voir notre édition d'*Une autre année sera meilleure* publiée aux Éditions David, Ottawa, p. 14-19.

identifié et qu'ils ont voulu lui faire payer, en quelque sorte, tout le brouhaha créé lors de la dernière compétition<sup>5</sup>. Fort de cette conviction, il s'interroge sur la pertinence de présenter ses prochains romans sous un nom d'emprunt. Et c'est la raison pour laquelle il signera ses deux prochains manuscrits, *Les Remplaçants* et *Dans le bleu du matin* sous des pseudonymes.

Il faut dire que ce n'est pas la première fois que Bernard utilise ce procédé. Tout jeune, alors qu'il tenait la Page féminine du *Courrier*, il avait usé d'un pseudonyme, celui de Roger Raymond, peut-être pour dissimuler son jeune âge, ce qui aurait pu le discréditer auprès de ses lecteurs... ou plutôt de ses lectrices. Par la suite, il ne s'en priva pas et ce, pour plusieurs raisons<sup>8</sup>.

Toutefois, dans son œuvre romanesque publiée, il n'avait encore jamais eu recours à ce procédé<sup>6</sup> avant de soumettre *Les Remplaçants* à Pierre Tisseyre au Cercle du livre de France en mai 1952. C'est ainsi que Paul-É. Beaudry soumet à deux reprises, mais sans succès, *Les Remplaçants*<sup>7</sup>, soit en 1952 et à nouveau l'année suivante<sup>8</sup>, et qu'en 1953, Louis Gautier se dit l'auteur

---

<sup>5</sup> Lettre de Harry Bernard à Pierre Tisseyre, le [20 septembre 1951] : « L'anonymat a pu être respecté, comme vous l'avez répété partout, mais je suis convaincu que j'ai été identifié. Sinon, les juges, ou la plupart d'entre eux, seraient des nigauds. Je ne sais si vous y avez songé, mais il fallait se venger du coup du Prix des Lecteurs. » *Une autre année sera meilleure* sera publié en feuilleton dans le *Photo-Journal* du 7 février au 19 juin 1952. Nous avons réédité ce roman en 2013 aux éditions David.

<sup>6</sup> Donnons quelques exemples. Sous « L'homme dans la coulisse », à compter d'août 1958 et pendant quelques mois, il signe une chronique politique partisane et satirique tandis que sous le sobriquet de l'Illettré, en 1936 et 1937, il signera « Les Folichonneries du *Clairon* » qui deviendront « Les Cornichonneries du *Clairon* » où il s'attaque directement à T.-D. Bouchard, propriétaire du journal concurrent. Sous ce même pseudonyme, il tiendra, à compter du 5 décembre 1941, une chronique d'information littéraire et culturelle qui durera jusqu'en 1973.

<sup>7</sup> Le 27 juin 1952, le Cercle du livre de France informe Beaudry, alias Harry Bernard, que son manuscrit a été rejeté.

<sup>8</sup> C'est d'ailleurs cette dernière version, la huitième indique Bernard, que nous avons retranscrite et mise en pages en respectant le plus possible la disposition originale du tapuscrit.

de *Dans le bleu du matin*, un autre roman inédit de Bernard qui sera également refusé<sup>9</sup>. Comme il s'agit d'un concours, l'éditeur doit pouvoir le rejoindre; pour ce faire, Bernard doit dissimuler sa véritable adresse. Et il trouve un complice fiable en la personne d'un de ses cousins, J.-Aldéric Piché qui réside au 6670 rue Christophe-Colomb, adresse qui devient la résidence de Beaudry<sup>10</sup>.

Dans le cas des *Remplaçants*, le recours à un pseudonyme commande une deuxième explication: le côté immoral du récit risque de lui attirer l'opprobre de l'Église, lui qui est pourtant considéré par ses écrits pour un auteur flirtant avec l'ultramontanisme. Bernard a, en effet, démontré à plusieurs reprises une position favorable à l'Église. Comme elle, il se prononce en publiant des éditoriaux hostiles au divorce<sup>11</sup>, contre le manifeste du Refus global de 1948<sup>12</sup>, et même contre le projet de création d'un ministère de l'Éducation qui enlèverait du pouvoir à l'Église<sup>13</sup>. À l'époque où a été écrit ce roman, au début des années 1950, l'Église catholique exerce encore une forte poigne sur la société ; elle détient le pouvoir d'accueillir une œuvre ou de la faire mettre à l'Index tout en pénalisant, parfois, son

---

<sup>9</sup> Puisqu'il soumet à nouveau *Les Remplaçants* en 1953, Bernard se devait de trouver un autre pseudonyme pour son autre roman *Dans le bleu du matin* également soumis au concours de 1953. Les trois refus de 1952 et de 1953 mettront un terme définitif à sa carrière de romancier.

<sup>10</sup> Une recherche dans les annuaires municipaux, indique qu'à cette adresse, vit effectivement J.-Aldéric Piché. À la une du *Courrier de Saint-Hyacinthe* du 3 juin 1938, on trouve une photo de Harry, de son père et de J.-Aldéric Piché lors d'un retour de pêche. Par ailleurs, comme adresse de résidence de Gautier, il inscrit le 8116 Saint-Gérard, soit celle où vit Gaston Campeau, un compagnon de pêche et de chasse de Bernard : une personne qui a également toute sa confiance. Voir : « Du grand lac Clair au Cawachicamin », la revue *Chasse et pêche*, octobre 1950, p. 19-22.

<sup>11</sup> Voir, entre autres, ces quelques articles du *Courrier de Saint-Hyacinthe* : « Suicidons-nous », 17 juillet 1925; « Le populaire divorce », 4 juin 1926; « M. Duplessis travaille », 17 mai 1946.

<sup>12</sup> « Le cas Borduas », *Le Courrier de Saint-Hyacinthe*, 24 septembre 1948.

<sup>13</sup> « L'Instruction », *Le Courrier de Saint-Hyacinthe*, 8 juin 1961.

auteur<sup>14</sup>. Les propos de l'œuvre doivent donc se conformer aux préceptes de l'Institution.

Très au fait de l'institution littéraire canadienne-française, Bernard milite même pour un journalisme catholique<sup>15</sup>, qui ne peut ignorer que ses *Remplaçants* pourraient causer scandale. Et s'il est vrai qu'il utilise un nom d'emprunt pour éviter d'être identifié et faire ainsi un pied-de-nez au jury, les propos tenus dans *Les Remplaçants* nous amènent à cette seconde explication : la crainte de déplaire à l'Église.

Or, dès les premières pages des *Remplaçants*, la morale de cette époque d'avant les années 1960 est attaquée de plein fouet. Bernard est trop en avant de son temps. Lefrançois a convoqué Madeleine dans une chambre d'hôtel.

*Elle entra et l'embrassa, des mèches châtaines lui caressant la joue, se mêlant à ses cheveux gris, clairsemés aux tempes. Il s'aperçut de la glace de la cheminée et détourna la tête, un peu honteux du spectacle qu'il se donnait, honteux et fier aussi, car l'abandon de cette petite n'allait pas sans le flatter. (p. 2)*

Lefrançois, qui est d'âge mûr, attend une femme, beaucoup plus jeune que lui, dans une chambre d'hôtel. Pour y faire quoi? Un geste dont le personnage a honte. Honte de quoi? De « l'abandon de cette petite », ce qui pourtant le flatte. Et cette rencontre n'est pas la première :

*Est-ce que je serais ici, voyons, si je n'étais pas content? Est-ce que je*

---

<sup>14</sup> Sur la censure au Québec, on lira l'article de Claude-Marie Gagnon, «La censure au Québec», *Voix et Images*, vol. 9 n° 1, 1983, p. 103-117 (et plus particulièrement p. 114); Pierre Hébert, *Censure et littérature au Québec. Des vieux couvents au plaisir de vivre, 1920-1959*, Montréal, Fides, 2004, 252 p.

<sup>15</sup> En 1950, Bernard est un des délégués canadiens au Congrès international de la presse catholique à Rome.

*t'aurais téléphoné, si je ne voulais pas te voir? Est-ce que j'aurais quitté ma famille, mon bureau, mes malades? (p. 3)*

Cette énumération de faits témoigne assurément de la passion qu'éprouve cet homme âgé pour la jeune femme. Tout le récit met en scène le combat du personnage principal déchiré entre sa passion et sa religion. Son désir et sa morale.

### **Bref résumé de l'histoire**

La femme du docteur Lefrançois l'a quitté, il y a de nombreuses années, le laissant seul avec trois garçons et une fille. La famille est catholique pratiquante et les fils sont missionnaires en Afrique. Lefrançois vit seul avec sa fille qui lui apprendra, vers la fin du roman, qu'elle est aussi attirée par l'Afrique.

Quand le récit commence, Lefrançois, âgé de près de soixante ans, a convoqué Madeleine, dans la mi-vingtaine, à sa chambre d'hôtel afin de mettre fin à leur relation. Il ne réussira pas cette fois-là. Plus tard, toutefois, lors d'une rencontre dans son cabinet, il l'avise de sa décision. Durant les mois qui suivent, il analyse les causes de cette rupture et prend conscience de ses effets sur sa vie quotidienne : la solitude.

Bien que peinée, Madeleine se permet d'accepter des sorties avec Georges Lareau, un policier de la Sûreté du Québec. Plus tard, elle l'épousera. Quand Lefrançois l'apprend, il devient neurasthénique; il ne l'a pas vraiment oubliée et parfois, il en veut à la religion qui lui a imposé cette rupture.

Pour combattre son mal-être, il organise une partie de pêche avec le docteur

Barbeau, chirurgien à Joliette. Sur la route, un accident bloque la circulation. Lefrançois donne les premiers soins au blessé qui se trouve dans un état critique et l'accompagne jusqu'à l'hôpital de Joliette. Un diagnostic est posé : une hémorragie interne qui nécessite l'intervention d'un chirurgien, la spécialité de Barbeau.

Il apprend le nom du blessé : Georges Lareau. Le mari de Madeleine. Quel coup du sort! Toujours amoureux, il s'interroge : doit-il ou non, requérir la présence de son ami Barbeau? Comme il est le seul à savoir où il est, il pourrait faire semblant de n'avoir pu le joindre et, ainsi, laisser mourir Lareau, seule façon de récupérer Madeleine. Homme de devoir, Lefrançois téléphone à Barbeau et Lareau sera sauvé.

Voilà, très sommairement, l'intrigue des *Remplaçants*. Une intrigue mince qui ne donne pas, cependant, le véritable intérêt de ce roman.

### **Analyse du récit**

Élevé par un prêtre à la mort de ses parents, Lefrançois a déjà songé à embrasser la vocation religieuse : « [...] il ne pouvait nier un fond chrétien qui le retenait de s'affranchir dans le sens de l'instinct. Il y avait en lui comme une hantise du péché, qui s'assimile à la crainte de Dieu. » (p. 67) Quand sa femme le quitte, il vit une période de solitude qui l'amène à délaisser quelque peu la morale catholique. Il « restait croyant et c'était là son drame. » (p. 67)

Lefrançois partage son quotidien avec une épouse qui ne comprend pas les

exigences de sa profession. La mésentente prend naissance dans la jalousie<sup>16</sup>. Il identifie ce mal incurable contre lequel « la médecine ne peut rien » (p. 44) « Une affection du cœur et de l'esprit, un déséquilibre mental, fibrome du sentiment. » (p. 44) Michelle, suspecte son mari de consacrer trop de temps à ses patientes; elle minute le temps qu'elles passent dans son cabinet, écoute à la porte de son bureau et, s'il fait une visite à domicile, à son retour, elle le harcèle de questions, exige des comptes rendus détaillés et leurs querelles se terminent par la sommation de faire chambre à part. Les femmes formant le gros de la clientèle de son mari, elle a, plus que d'autres, le prétexte de sa jalousie. « Même à l'égard des domestiques, elle ne lui faisait pas confiance. Il n'était, dans son esprit, qu'un vil coureur de jupons. » (p. 56) « Sa vie gâtée par ce vice, elle empoisonnait celle de l'homme qu'elle devait appuyer, épauler, et le poursuivait d'une hargne qui s'apparentait à la haine. » (p. 24).

Jalouse? Possessive? Capricieuse? Ces comportements sont à l'origine de la méfiance qu'éprouve Michelle pour la parenté. Elle n'apprécie ni la famille de son mari ni la sienne; elle refuse même de les rencontrer. Lefrançois « en vint à se demander si ce n'était pas à cause de ses cousines ou de ses belles-sœurs [...], des nièces qui grandissaient, lesquelles ne manquaient pas d'amies? » (p. 56)

---

<sup>16</sup> Cette jalousie n'est pas sans rappeler celle de la première épouse de Bernard, Louella. Mentionnons, par exemple, qu'elle surveillait la fréquence du courrier échangé entre son mari et Simone Routier, une jeune poétesse célibataire de Québec. De l'automne 1928 à l'hiver 1929, les deux avaient entretenu une courte mais intense correspondance qu'ils interrompent brusquement en raison de l'intervention de Louella. Cette dernière, supposant une idylle entre son mari et Simone, en a prévenu la famille de la poétesse qui l'obligera à cesser tout échange avec Bernard. Voir *Je voudrais bien être un homme*. Correspondance littéraire entre Simone Routier et Harry Bernard, édition préparée par Guy Gaudreau et Micheline Tremblay, Ottawa, Éditions David, p. 149-151.

Le mariage a du plomb dans l'aile. Conséquences de cette jalousie

« incurable » Michelle quitte son époux du jour au lendemain, sans mot dire.

*Michelle partit un jour, sans laisser d'adresse.*

*Elle partait un soir, sous prétexte d'un voyage d'une quinzaine, et ne revenait pas. En deux semaines, elle disparaissait au loin. Depuis, elle ne donnait signe de vie.*

*Sans un mot à personne, sans qu'on soupçonnât ce qu'elle préparait. Il y avait de cela près d'un quart de siècle. Elle ne donnait jamais de ses nouvelles, sinon aux enfants, dans les premières années. Plus tard, elle cessa d'écrire. On n'était sûr que d'un détail à son sujet : elle n'était pas morte. (p. 56)*

Contraint par la morale catholique de rester « célibataire », car son épouse n'est pas décédée, Lefrançois livre un lourd combat : les préceptes de l'Église contre le goût de vivre de nouveaux sentiments amoureux.

Le roman décrit très bien les difficultés de Lefrançois à vivre cette solitude et tout ce qu'elle entraîne à commencer par les « sollicitations en lui. Ceux des sens, ceux de l'orgueil. » (p. 57)

Cela nous amène au fil directeur de l'ensemble du roman et à son aspect le plus intéressant : le rapport conflictuel que le personnage entretient avec l'amour et la religion. Une relation équivoque. La religion l'empêche d'être heureux. Lefrançois reste croyant; il respecte les principes, les rituels, les normes et la morale de la religion catholique.

*Au milieu des pires aberrations, il gardait la foi et sa dévotion d'enfant à la Vierge-Mère, qu'il invoquait souvent le jour, à son bureau et à l'hôpital, [...]. Il était de ces hommes qui ne manquent pas la messe du dimanche, même après une nuit de débauche. (p. 16)*



Débauche! L'auteur utilise sciemment ce mot, conscient des connotations qu'il comporte. Cet homme qui s'agenouille pour sa prière du soir est le même que celui qui semble avoir eu plusieurs maîtresses sans s'attacher à aucune d'elles... du moins avant Madeleine.

*Dès qu'il s'attachait à une femme, car le corps a ses entraînements, il cherchait la voie qui conduirait à la libération. [...] Des deux hommes en lui, il essayait de dépouiller le vil. La vie était une lutte. (p. 17)*

*[...] il ne pouvait aspirer à aucune forme de bonheur terrestre, ce qui incluait une femme, et garder en même temps la paix de l'esprit. C'était là son drame, et le frein qui le retenait, en face d'une solution synonyme de déchéance. (p. 67)*

Un combat continuel et titanesque entre ses désirs et sa foi :

*Des passades, des concessions aux sens, des chutes dont il se relevait, humilié des bassesses de la nature. (p. 16)*

Beaux exemples du drame intérieur que vit Lefrançois. Drame? Tragédie plutôt puisqu'il « prend douloureusement conscience d'un destin ou d'une fatalité qui pèse sur sa vie<sup>17</sup> ». Avec Madeleine, il succombe à la tentation, car « aucune, de celles qu'il avait connues, ne lui apportait autant de satisfaction et de joie. » (p. 5) Le pluriel du pronom démonstratif et l'imparfait indiquent bien qu'il a eu plusieurs aventures. C'est on ne peut plus clair : Lefrançois multiplie les maîtresses, — ce qui n'est absolument pas le cas de Bernard — mais ne s'attache à aucune d'elles parce qu'il n'est pas homme à s'attacher à une femme, « en dehors des normes. Il n'eût pu vivre dans le sillage d'une maîtresse. » (p. 57) Il est prêt à l'épouser, mais il n'est pas libre puisque sa femme vivant encore, cela lui « imposait une ligne

---

<sup>17</sup> «Tragique», *Le nouveau petit Robert de la langue française*, Édition Le Robert, 2007, p. 2593.

de conduite précise. » (p. 190) La religion catholique ne permettant pas le divorce, les époux étaient ostracisés, mis au ban de la société.

Lefrançois se hait de maintenir cette relation qui l'enfoncé dans le péché. S'ensuivent des délibérations introspectives, un monologue intérieur qui mènent dans les méandres de sa pensée et de ses émotions. Succomber à son désir ou vivre dans le péché? En ce qui a trait à la sexualité, les mots utilisés nous plongent dans la perplexité. Certaines descriptions montrent bien que ses relations ne sont pas dépourvues de sensualité; Lefrançois se remémore « les moments passés à lui caresser les cheveux, le visage<sup>34</sup> ». Sont-ils amants? « [P]lus qu'une amante, la jeune fille était une présence. » (59) Une liaison? Vu son âge avancé, il est conscient du « côté risible d'une liaison. » (p. 67) Il se reprochait cette « [...] liaison avec Madeleine, ses aventures, ses sottises du passé, [...] ces abandons, dont aujourd'hui il avait honte, lui donnaient l'illusion d'une tendresse autour de lui. » Sans oublier ces moments passés dans une chambre d'hôtel où il lui propose une sortie au théâtre alors qu' « elle se promettait mieux qu'une soirée au cinéma... ». (p. 13)

Se rendant compte de l'incongruité de sa situation, il décide de rompre. Pourtant, il l'aime, mais « il ne se contenterait jamais d'une idylle en marge de la société. Elle non plus, d'ailleurs. En marge de la société, des lois, de l'honnêteté, de la religion, puisqu'il fallait dire ce mot. » (p. 81) Et Lefrançois restait croyant! À cause de sa foi, « [i]l ne pouvait aspirer à aucune forme de bonheur terrestre, ce qui incluait une femme, et garder en même temps la paix de l'esprit. C'était là son drame, et le frein qui le retenait, en face d'une solution synonyme de déchéance. [...] Il ne se

donnait pas pour un petit saint, mais il ne se résoudrait pas à la dernière sottise. Il lui arrivait, comme à d'autres, de tomber. Mais qu'est-ce qu'une chute, dont on peut se relever?» (p. 67)

Compte tenu de l'emprise de l'Église catholique, il est aisé de croire que les propos et la conduite de Lefrançois aient fait craindre à Bernard des remontrances. Bernard est d'ailleurs un des seuls romanciers canadiens-français de l'époque à aborder ce thème de la relation amoureuse entre un homme d'âge mûr et une jeune femme. D'une part donc : l'appel des sens, le désir, le besoin de ne plus vivre seul. D'autre part, l'impossibilité de briser le lien du mariage sans rompre avec l'Église. Il hésite, tergiverse. Comme il a déjà songé à la prêtrise dans sa jeunesse, les valeurs de l'Église sont profondément ancrées en lui. Malgré cela, quand, un instant plus tard, Madeleine lui sourit, ses bonnes résolutions fondent comme glace au soleil et ce d'autant plus, qu'il sent qu'elle l'aime aussi. Quand elle l'interroge pour savoir s'il l'aime, il répond :

*– Je ne t'aime pas un peu, mais plus qu'aucune autre, plus que toutes les femmes du monde.*

- *C'est vrai?*
- *Tu es la seule...*
- *Tu te moques de moi, sachant que je ne puis vérifier.* (p. 60)

Ce bref échange décrit bien leur engagement réciproque.

\* \* \*

Il y a des romans qui font partie de la grande littérature et qui sortent des sentiers battus. Bien menée, le récit captive le lecteur et utilise des procédés

narratifs originaux. Bien écrits, ils ont du style, sont reconnus par la critique et feront même l'objet d'études dans les institutions éducatives.

Il y a aussi une autre littérature qui ne se distingue pas par les éléments énumérés ci-haut. Elle n'en est pas inintéressante pour autant, car elle nous ouvre la porte sur une connaissance intime du quotidien d'une époque. *Les Remplaçants* d'Harry Bernard fait partie de cette littérature.

Par son roman, Bernard nous ramène à la mentalité des années 1950, une époque où le clergé a toujours une forte emprise sur la société et particulièrement sur les romanciers et les artistes de façon plus générale. L'Église ne sait pas encore que son discours sur l'indissolubilité du mariage n'est plus adapté à la société canadienne-française urbaine et industrielle.

Quant à Bernard, il craint les critiques suite à la publication de ce roman qui présente une situation immorale. Et c'est en cela que *Les Remplaçants* demeure intéressant, car il nous fait suivre les raisonnements du personnage principal et pénétrer au cœur de ses tourments amoureux, de ses émotions alors que la Révolution Tranquille est à la veille d'éclater.